

Vol de nuit

Je me souviens de l'une de ces heures où l'on sort du monde réel. Les renseignements communiqués du sol au sujet de notre avion étaient faux et nous volions au-dessus de la mer en croyant rejoindre la côte. C'était l'heure du coucher de la lune. Sans renseignements certains, nous devenions peu à peu aveugles. La lune commençait à disparaître. Le ciel au-dessus de nous se couvrait à son tour de nuages et nous volions entre ce brouillard et ces nuages dans un monde sans lumière.

Les bases renonçaient à nous renseigner. Brusquement, un point brillant apparut. Je ressentis une grande joie. Neri se pencha vers moi et je l'entendis chanter. C'était sûrement l'escale, car le Sahara, la nuit, est tout à fait éteint et forme un grand territoire mort. La lumière scintilla un peu, puis s'éteignit. D'autres lumières apparurent. A tour de rôle nous les approchions pleins d'espoir. Mais ce n'était pas un phare. L'essence s'épuisait mais nous continuons notre vol car le phare c'était l'escale et l'escale c'était la vie.

Nous nous sommes sentis un moment perdus dans cet espace plein d'astres à la recherche de notre planète, la seule qui contenait nos paysages, nos maisons aimés.

Au coeur de ce danger, nous avons senti et la faim, et la soif. Pour faire le plein d'essence et repartir pour Casablanca nous devons retrouver Cisméros. Là, de petits cafés s'ouvrent de très bonne heure et bien en sécurité, riant de la nuit passée, nous pourrions prendre des croissants chauds et du café au lait. La joie de vivre était pour moi dans ce mélange de lait, de café et de blé par où on se rattache aux pâturages, aux plantations exotiques et aux moissons. On se sent si bien lié à toute la terre. Parmi tant d'étoiles, une seule mettait à notre portée ce petit déjeuner.

Mais des distances infranchissables se dressaient entre notre avion et cette terre habitée. Toutes les richesses du monde étaient dans une de ces étoiles.

Neri reçut un message retardé dans sa transmission. Il nous arrivait à deux mille kilomètres plus loin entre les nuages et le brouillard et perdus en mer. Ce message contenait un petit reproche à notre adresse. Malgré cela, nous avons ressenti une vaste joie. Nous nous sentions reliés à la terre. Les escales à leur tour se réveillaient une à une. On entendait à présent les voix d'Agadir, de Casablanca, de Dakar. Les postes de radio de chacune des villes avaient prévenu les aéroports et ces derniers tous les camarades. Et peu à peu, ils se rassemblaient autour du lit d'un malade. Toulouse à son tour surgit et lança son message : « Vous disposez encore de deux heures d'essence. Votre réservoir n'est pas un réservoir standard. Cap sur Cisméros ».

Ainsi les nécessités imposées par le métier transforment et enrichissent le monde. Le paysage monotone qui fatigue le passager est tout différent pour l'équipage. Cette masse nuageuse qui barre l'horizon n'est pas seulement un décor, car elle pose des problèmes aux muscles du pilote. Ces couleurs de la terre et du ciel, ces traces du vent sur la mer, ces nuages dorés, il ne les admire point. Cela lui donne à réfléchir. Comme le paysan qui fait la tournée dans son domaine et prévoit à mille signes la marche du printemps, la menace du froid, l'annonce de la pluie, le pilote de métier déchiffre les signes de neige, de brouillard ou de nuit bien heureuse. La machine le soumet aux grands problèmes naturels. Seul, au milieu de la tempête, le pilote lutte contre la montagne, la mer et l'orage.